

Space Oddity

EXPOSITION 17.01 > 26.01/2025 - vendredi > dimanche - 13h > 18h

MASTERS 2 Tanguy Danjou, Vittoria Toscana

MASTERS 1 Charlotte Barreyre, Eve Julia Gonzalez, Leo Marybrasse, Elliott Schott, Joseph Vincent

MASTERS 0 Lyriane Renault, Bruno d'Hubert

CURATRICE Nancy Casielles

ATELIER SCULPTURE de l'ENSAV-La Cambre - Coordination : Claude Cattelain - Equipe : Nancy Casielles, Geoffroy De Volder, Philippe Le Docte, Marie Papazoglou, Nine Perris, Éléonore Saintagnan

DIRECTION ARTISTIQUE YOUNG EUROPEAN ARTISTS Célestin Fresnay
34, rue de Stassart – 1050 Bruxelles – www.young-european-artists.com

Merci aux équipes de La Cambre qui ont soutenu et/ou aidé à la mise en place de l'exposition, à Célestin Fresnay pour son accueil sans faille, à Grégory Thirion (Botanique), à Camille Motté et Thomas Lescart du Théâtre la Montagne Magique ; et aussi : Pierre-Loïc Baratier, Michael Bianchi, Mattia Brundo, Pierre Colaiacovo, Stéphanie Constans, Hugo Danjou, Marion Diana, Gabriel Galle, Raul Gonzalez, Zélie Hoeltzel, Anne-Cécile Maréchal et tou-te-s celles et ceux ayant contribué, de près ou de loin, à la mise en place de l'exposition.

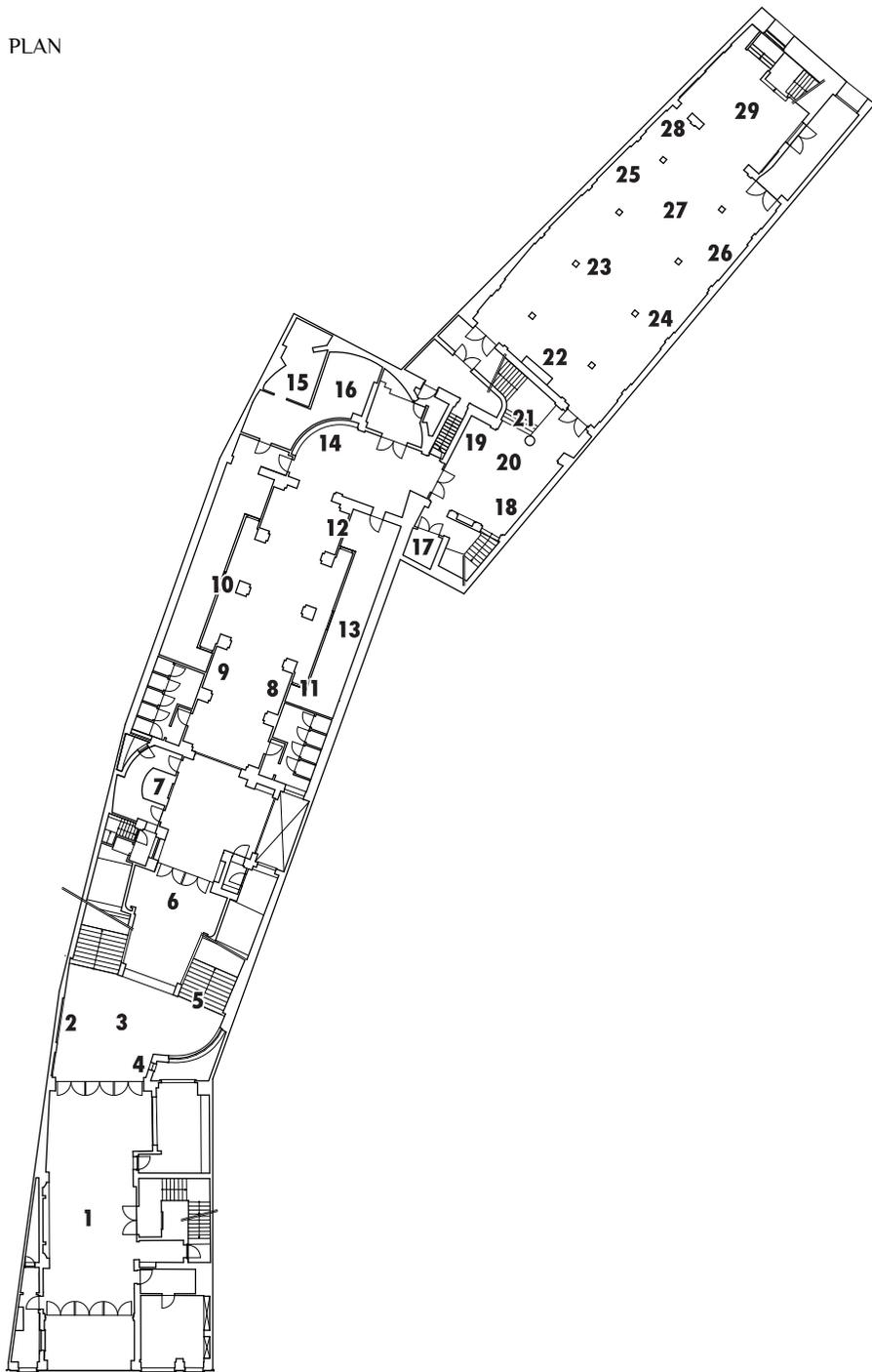
Space Oddity

Cette exposition des étudiants en master de l'Atelier Sculpture de l'ENSAV-La Cambre prend son impulsion dans le célèbre morceau de David Bowie. Il évoque le lieu - véritable singularité spatiale - dans lequel l'exposition s'insère mais constitue aussi une métaphore du processus artistique qui génère fictions, points de vue, bizarreries, fuites, dépassements, dépassements, accidents et contrôles.

Charlotte Barreyre, Tanguy Danjou, Bruno d'Hubert, Eve Julia Gonzalez, Leo Marybrasse, Lyriane Renault, Elliott Schott, Vittoria Toscana et Joseph Vincent ont conçu cette exposition avec des travaux récents ou spécialement réadaptés pour le lieu. Relevant toutes d'une préoccupation spatiale, les propositions sont multidisciplinaires et plusieurs d'entre elles ont été conçues in-situ. Le parcours de l'exposition est ponctué d'ampoules bleues en écho à l'univers spatial du titre. Elles forment une constellation, métaphore du collectif.

L'exposition se déploie dans le rez-de-chaussée de cet immeuble de style moderniste (architecte Georges Dewez) datant de 1901. A l'origine, il s'agit d'un hôtel de maître racheté, en 1912, par l'Union Coloniale Belge. Celle-ci avait pour principale activité la propagande en faveur de l'action coloniale et ses locaux ont également abrité Radio Bruxelles, devenue ensuite Radio Belgique. C'est depuis ce bâtiment que le journaliste Théo Fleischman a lancé le premier journal parlé en 1926. La station disposait du monopole sur les émissions diffusées à l'échelle nationale et reflétait l'importance de la radio pour la propagande coloniale. En 1930, la radiodiffusion a été nationalisée et la radio a alors quitté la rue de Stassart.

Aujourd'hui, dans l'intervalle d'importants travaux qui réaffecteront le lieu en un hôtel, Pierre Colaiacovo et Célestin Fresnay y ont installé l'ASBL Young European Artists au sein de laquelle ils développent de nombreuses activités. Celles-ci ont toutes comme objectif le soutien à la création émergente européenne.



VITTORIA TOSCANA

-25- First omen, 2024

Ce dessin inspiré de la religion chrétienne agit comme une vanité.

-26 - Reliquary for the near future, 2025

L'artiste propose un reliquaire postapocalyptique à partir de cette abeille morte trouvée, qu'elle collectionne comme un fétiche. Elle cherche à s'éloigner d'un mauvais présage.

LEO MARYBRASSE

-27- Fata morgana, j'ai encore rêvé d'un cercle de crocodiles à deux queues, en regardant l'eau la nuit je vois briller leurs yeux, 2025

Cette pièce réunit un ensemble d'éléments disparates (son de la nuit en été, mobiles Fisher-price, structure portante enrobée de pastilles à facettes, fil de pêcheur, statuettes de crocodiles en paraffine agencées comme des gouttes pour évoquer les larmes de crocodiles) qui font écho à l'enfance, la fête, l'ailleurs pour questionner entre autre le réel et le factice, notamment des souvenirs. Elle fonctionne comme un objet chamanique, manipulé lors de performances, qui convoque la vie et la magie dans une communion du vivant.

-28- La liberté ou amor ?, 2025

Dans cette pièce, Leo Marybrasse convoque les thèmes qui lui sont chers en questionnant la notion de liberté face à l'amour. Le couple est une impression 3D posé sur une branche de bois flotté entremêlée de câbles électriques trouvés et d'étoiles faites de plâtre et de chaux. Le titre fait référence à des slogans révolutionnaires et au mythe d'Adam et Eve dans le jardin d'Eden.

EVE JULIA GONZALEZ

-29- Smokers World, 2025

L'installation réunit de récentes pièces de l'artiste spécialement réaménagées pour l'exposition. Le titre fait écho aux « smoke shop » qui se traduit par magasin de fumée, en référence au boutiques de tabac américaines. L'artiste s'y intéresse tant pour leur esthétique que pour la diversité et la profusion de produits qui s'y déploient. Les personnages fantastiques d'Eve Julia Gonzalez usent de transparence, phosphorescence et jeux de lumières. Ils cohabitent avec des mobiles révélant une arène qui exploite de matière métaphorique des combats et confrontations liées à l'aliénation d'une société.

-21- Clous podotactiles, 2024

A l'usage des malvoyant-e-s, les clous podotactiles servent de repères pour sécuriser les espaces. Devenus des éléments auxquels les autres personnes prêtent peu, voir aucune attention, les clous sont ici mis en exergue comme un langage singulier. Placés à contre-emploi de leur fonctionnalité première, ils sont expérimentés et obligent les spectateurices à mobiliser leurs corps et observer les sensations qui en découlent.

LEO MARYBRASSE

-22- Fata morgana, j'ai grandi dans un pays sans gratte-ciel, 2024

Né au Costa Rica, l'artiste évoque dans cette guitare ses souvenirs de pluies tropicales et leur apparition dans ses rêves. L'écoulement de l'eau est associé au passage du temps et agit comme un moment suspendu, porteur d'images contemplatives.

ELLIOTT SCHOTT

-23- Erosion, 2025

Pour cette installation, l'artiste prolonge ses réflexions et ses questionnements sur l'architecture en prenant comme objet le lieu lui-même. Dans ce bâtiment en cours de mutation, le dispositif de l'artiste s'affirme comme une action visant à interroger son histoire et ses actions. L'agencement use de matériaux bruts de récupération pour créer un système de compte-gouttes d'acide venant accélérer, le temps de l'exposition, la disparition de ce symbole envisagé comme l'autorité qui conditionne notre quotidien. L'ensemble du dispositif se concentre sur cette attaque à l'acide d'une extrême violence qui nécessite un parcours de tuyauterie hautement sécurisé - malgré son absurdité - en raison des émanations nocives de cette réaction. L'étoile attaquée témoigne également du passé colonial de ce lieu.

JOSEPH VINCENT

-24- Un goût de salle d'attente, 2025

La craie est au cœur du dispositif motorisé de l'artiste. Voir n°9.

TANGUY DANJOU

-1- Le Silence des Cîmes, 2024-2025

La présence à soi tant physique que mentale est questionnée par l'artiste. Les moyens technologiques actuels permettant d'être et de voir partout de manière quasiment immédiate, l'urbanisation considérée comme une forme de déracinement et la mobilité frénétique au sein des villes mènent à une perte de point de vue sur le monde. En convoquant la marche, Tanguy Danjou explore de nouveaux liens au monde et à soi qui sont au cœur de sa pratique.

L'installation conçue par le déplacement et le réaménagement de cimaises existantes offre une expérience physique obligeant les spectateurices à se connecter à l'instant présent, conscient-e-s de leur corps et de leur environnement. Les vidéos fonctionnent comme des moments de respiration permettant un partage d'expériences, d'échelles, de sensations, de points de vue, offrant un souffle à notre espace-temps.

EVE JULIA GONZALEZ

Ayant grandi partagée entre deux cultures, européenne et américaine (son père cubain a migré aux Etats-Unis), l'artiste a assimilé cette double identité qui s'infuse dans son travail. Elle ressent une dichotomie entre sa fascination pour les objets issus de la société de consommation et son dégoût vis-à-vis des filières industrielles dont ils proviennent. Non sans humour, elle se demande : peut-on être intelligent-e et aimer le plastique ?

Eve Julia Gonzalez extrait ses matériaux de son enfance, moment où l'attrait des objets en plastique genrée à l'excès était le plus fort. Elle s'attèle à manipuler, étudier, détruire, magnifier des jouets pour s'extraire du magnétisme qu'ils opèrent chez elle tout en essayant de comprendre les mécanismes de cet ensorcellement consumériste. Les pièces qui en découlent illustrent ce sentiment antinomique d'attraction/répulsion et révèlent un univers composé de perversion, joliesse, drôlerie, séduction et aliénation.

-2- Saline formula for 3201 Collins Ave, Miami Beach, FL 33140, 2025

Un cheval de Barbie est dépecé et garni par du sel, symbole spirituel d'un cristal permettant d'« éloigner la négativité et les entités ». La localisation renvoie à l'emplacement du luxueux Faena Hotel à Miami qui expose des pièces de Damien Hirst et Jeff Koons. Cet assemblage devient le témoin d'une obsécration du « Pop » et une tentative de purification des machinations financières qui l'accompagne.

-3- Hate crime against mass culture, 2025

Cette installation porte une réflexion sur les contre-cultures et la saturation éprouvée vis-à-vis des esthétiques en vogue.

LEO MARYBRASSE

Les pièces de l'artiste sont porteuses d'un moment de bascule dans lequel l'allégorie de l'ailleurs fait place à une réalité empreinte de préoccupations liées à l'exploitation des ressources naturelles et humaines. Il se demande si le sublime n'a pas été tué. Souvenirs nostalgiques, paysages d'enfance sont confrontés à un mouvement balistique, rapide et inarrêtable, fait de changements et de disparitions. Leo Marybrasse évoque sa démarche comme autant de capsules nostalgiques lui permettant d'explorer les souvenirs et la mémoire. Parfois, celle-ci se heurte à l'image fantasmée de l'ailleurs porteuse d'inégalités et d'abus. La mer est un élément récurrent dans le vocabulaire de l'artiste, il l'envisage porteuse d'un rôle central, conservatrice de la mémoire qui divise rivages et continents.

-4- La niña, 2023

Machette plantée dans un mur, ornée d'une chaînette en or et de pièces de tissus en dentelle formant le mat et les voiles d'un bateau. La titre fait référence à l'un des navires de Christophe Colomb lors de son premier voyage en Amérique. La machette évoque également une forme de patriotisme, l'outil du paysan porté fièrement lors des fêtes nationales en Amérique centrale. La transformer en navire est aussi une invitation à la fuite.

-5- I fell in love so far from home, 2025

Cette installation fonctionne comme la carte postale d'un paysage idyllique de laquelle semble se déverser l'envers du décor. La statuette est inspirée du Pêcheur à la coquille de Jean-Baptiste Carpeaux. Sa réinterprétation par l'artiste propose un coquillage surdimensionné qui vise à protéger le pêcheur à la manière d'un bouclier plutôt qu'à lui offrir la douce sonorité de la mer. Le paysage tombe dans l'horreur avec l'explosion de la bombe atomique malgré la fascination esthétique que peut offrir l'image.

VITTORIA TOSCANA

Vittoria Toscana développe un travail multidisciplinaire composé de sons, de lumière, d'arômes et de dessins. Il s'articule autour de la notion d'apocalypse à laquelle elle consacre d'ailleurs son mémoire de fin d'année. Elle l'envisage comme une transformation, voire une révolution, qui offre une rupture avec le système social et économique précédent.

-6- The church of man, love, is such a holy place to be, 2025

L'expérience immersive proposée par l'artiste brouille les limites spatiales et met les sens en éveil notamment par l'arôme qui s'en dégage. Les points colorés rouge de la machine à brouillard piquent le regard et évoquent un procédé usité par certains peintres de la

-17- 00:00:00:02, 2024-2025

Le titre évoque la durée d'une seconde. Une organisation (BIPM) au niveau international régie l'heure de référence mondiale. Sa mission est de coordonner le temps universel (UTC) c'est-à-dire l'échelle de temps relative à la durée d'une seconde, déterminée en 1967. Cette seconde se diffuse en 00:00:00:02 secondes. A partir de cette donnée, l'artiste confronte formellement les spectateurices à l'abîme de la temporalité. Elle réalise une bande sonore à partir du « temps » de la seconde qui est ensuite traduite plastiquement. L'artiste juxtapose plusieurs design graphiques de cette formalisation du son de la seconde offrant un vertige numérique autant qu'un plaisir esthétique.

LYRIANE RENAULT

-18- Arythmie, 2024

Au cœur d'un ordinateur et de sa machinerie est présentée une vidéo de langue en mouvement. Cet organe, le plus puissant du corps humain, devient ici le moteur de la machine qui s'anime, palpitante de vie et de vulnérabilité.

Le rythme du mouvement de la langue s'emballa, devient chaotique, évoquant celui d'un cœur atteint d'arythmie.

BRUNO D'HUBERT

-19- Sans titre, 2025

A même le mur, sur la forme qui lui correspond, un tas de feuilles illustre un morceau choisi du mur qui révèle sa valeur plastique. Sous la forme d'un cahier contenant des feuilles à arracher, l'artiste s'extrait d'une esthétique minimaliste et opte pour une forme évoquant le documentaire.

-20- Miroir 1 et 2, 2024

L'artiste met en lumière des éléments urbains pour questionner l'usage de l'abondante signalétique urbaine et les injonctions autoritaires qui en sont issues. Ces pièces évoquent également le rapport à la surveillance, imitant le procédé des caméras à 360° qui permettent aussi d'interroger la notion de sécurité.

ELLIOTT SCHOTT

L'ensemble du travail de l'artiste s'articule à partir de réflexions sur l'Architecture. La discipline est envisagée comme une figure autoritaire à déconstruire et réinventer. Dans cette perspective, Elliott Schott cherche d'abord à comprendre la composition d'un mur pour cerner sa construction, sa matière, ses propriétés physiques et, in fine, sa réalité concrète pour ensuite s'emparer de sa poésie. Ses peintures et ses installations déconstruisent autant qu'elles construisent dans un perpétuel mouvement qui permet d'échapper au définitif, au figé. La matière constitue, pour lui, un terrain de jeu qu'il cherche à épuiser en explorant sa composante physique et plastique mais aussi par l'histoire qu'elle condense. Guidé par la matière, l'artiste déploie une pratique dont le processus fait œuvre pour échapper à toute forme d'autorité.

-15- Sans titre, 2024

Cette peinture illustre les préoccupations de l'artiste sur l'architecture et révèle une attention à ceux qui érigent de leurs mains les structures. Les points de vue sont multipliés : en coupe, en plan afin de perturber la lecture standardisée de l'architecture. On y décèle les gestes qui mènent à un possible effondrement : constat, prémonition ou exutoire ? Placé dans un espace en chicane qui rejoue la composition de la toile, la peinture interroge la figure de l'architecte tout en révélant, par le mur sur lequel elle se déploie, la richesse plastique de la matière et sa transformation marquée par le temps.

JOSEPH VINCENT

-16- Sans titre (Carottage), 2025

Une ligne droite de 12.756 km est creusée pour atteindre l'autre bout du globe. Le bâtiment est classé et la demande de carottage refusée.

La potentielle évocation qu'entraîne un carottage jusqu'au centre de la terre oblige à redéfinir notre place sur le globe et à reconstituer mentalement les échelles de grandeur. Le son contient une magie, celle du privilège de « toucher » à quelque chose d'extraordinaire. L'approche par l'ouïe d'un phénomène lointain entraîne également un rapport au temps qui paraît suspendu.

CHARLOTTE BARREYRE

Le son et l'image sont au cœur de la pratique de l'artiste. Elle s'intéresse au bruit du silence, au vide, au mouvement du vent, à la lumière et à tous types de fréquences tant d'un point de vue philosophique que physique. A partir du prélèvement de données numériques ou physiques liées aux phénomènes qui captent son intérêt, Charlotte Barreyre conçoit des pièces immersives au sein desquelles elles simule habituellement un phénomène physique. Elle cherche ainsi à créer des espaces spatio-temporels alternatifs.

Renaissance. Des ponctuations rouges étaient utilisées pour « déloger » l'œil du point de vue unique et fixe de la perspective centrale. Envisagée comme un temple immatériel permettant une possible transformation, l'installation convoque une forme de spiritualité qui se veut universelle et intemporelle. Vitoria Toscana cherche à plonger les visiteur·es dans une expérience onirique au sein de laquelle l'esprit et le corps se fondent. Le titre de l'œuvre est extrait de la chanson Moonage Daydream de David Bowie qui aborde la relation entre la technologie et l'être humain, la liberté et la transcendance.

LYRIANE RENAULT

La pratique de l'artiste aborde le vivant et sa fragilité en convoquant son interdépendance avec l'environnement. Les corps, qu'ils soient organiques ou mécaniques, sont éprouvés. Vulnérables mais résistants, ils tiennent selon des équilibres précaires qui défient la gravité. Par des rencontres formelles ou matérielles d'éléments souvent issus de la réalité, Lyriane Renault provoque des chocs visuels contrebalancés par sa volonté de tisser des liens poétiques entre les différentes composantes qu'elle sollicite.

-7- Rétraction, 2024

Une pièce de mortier tient dans un équilibre fragile sur deux néons qui semblent branchés à une plaque en aluminium. Inspirée de dessins anatomiques, elle incarne le muscle du biceps qui se rétracte après une rupture du tendon. La sculpture témoigne ainsi de la fascination qu'entretient Lyriane Renault avec la mécanique du corps. L'interconnexion de ces éléments et leur interdépendance agit comme une métaphore de la préciosité du vivant.

BRUNO D'HUBERT

L'artiste explore les structures matérielles qui peuplent notre quotidien pour mieux les révéler tant dans leur qualité plastique que dans leur fonctionnalité. Il observe les us et coutumes de nos déambulations urbaines par la réinterprétation d'artefacts issus de la vile moderne. Les objets standardisés, technologiques et aseptisés de la société de consommation sont dévoilés de façon minimale dans une certaine filiation avec l'arte povera.

-8- Flat surfaces, 2024

Interpellé par les espaces de passages, Bruno D'Hubert extrait le béton de sa fonctionnalité pour l'expérimenter dans sa matière et sa couleur. Ces stèles dépourvues de toute inscription évoquent l'esthétique de la façade moderne et par extension la publicité et les écrans plats. La forme convoque la pictorialité de la matière.

JOSEPH VINCENT

Le travail de l'artiste prend comme source un objet imprégné d'une anecdote ou d'une histoire, la petite comme la grande. Il collecte des éléments qu'il pose dans des croquis à partir desquels des assemblages prennent forme. Il cherche à exploiter ce qui est là et cultive une approche ludique à l'art pour associer habilement différentes composantes. Ses pièces sont régulièrement agrémentées d'un son et/ou d'un mouvement qui recèlent un pouvoir évocateur, libérateur d'imagination.

-9- Un goût de salle d'attente, 2025

La craie est au cœur du dispositif de l'artiste. Elle agit pour sa forme plus que pour sa référence à l'apprentissage. Ces tubes blancs en plâtre qui dansent et se tortillent deviennent de véritables personnages d'une histoire à imaginer. L'anthropomorphisme des craies crée une scénette qui active le bâtiment jouant et usant avec des matériaux trouvés sur place. Joseph Vincent aime à révéler le potentiel de suggestion fictionnelle par l'animation d'éléments divers. Il convoque une forme d'animisme pour questionner le rationalisme. En tant qu'élément persistant de la modernité, l'animisme est étudié dans l'ouvrage dirigée par Emanuele Quinz, *Le comportement des choses*, interrogeant les fondements anthropocentriques de la culture occidentale.

VITTORIA TOSCANA

-10- Rubedo rubber room, 2025

Cette installation prend comme point de départ le « Rubedo » qui peut se traduire par rougisement. Dans l'alchimie, il désigne la dernière transformation qui façonne les métaux en or. De façon métaphorique, l'artiste invite les visiteuses et visiteurs à procéder à une transformation intérieure par le biais d'une expérience immersive où ils et elles sont impliqué-e-s de manière active. La lumière entre en interaction avec le son et révèle des dessins offrant un panthéon ésotérique. Celui-ci dialogue entre passé et présent, profane et sacré. Cette entité agit, pour l'artiste, comme le catalyseur de changement intérieur source de transformation personnelle et collective dans une quête d'équilibre et d'harmonie.

CHARLOTTE BARREYRE & JOSEPH VINCENT

-11- Sans titre (Incompatible), 2025

Cette installation minimaliste questionne le temps, notamment le vertige que peut susciter son écoulement. Il s'agit de deux moteurs de réveil analogique impossibles à synchroniser et dont le son est capté par des micros. Le son du temps qui marque les secondes est

amplifié et révèle leur incompatibilité. Il contient aussi de potentielles évocations propres à chacun-e-s. Il s'agit également d'une réinterprétation de la célèbre pièce de Félix González-Torres, *Untitled (Perfect Lovers)*, datant de 1991 en hommage à son compagnon décédé, qui aborde notre condition mortelle.

-12- Cache misère, 2024

L'installation propose divers points de vue usant de perspectives et simulacres. La structure en bois protège d'un possible effondrement du sol. L'écran révèle, sous une autre échelle, la vue en plongée du sous-sol.

L'esprit du jeu et du décalage est mobilisé pour questionner l'art autant que convoquer le factice, la perception et, in fine, offrir de multiples évocations narratives et poétiques.

BRUNO D'HUBERT

-13- Sans titre, 2024 - 2025

Impressions d'une photographie argentique prise à Athènes en 2023. L'image condense les sensations de l'artiste ressenties dans la ville grecque entre ruines modernes et anciennes. La photographie joue du contraste entre le mur qui forme un écran et l'ombre qui s'y dessine, permettant la projection d'un élément architectural. Dans le lieu de l'exposition, observable par l'encadrement de la porte, l'image offre une point de vue qui crée un jeu de perspective et de miroir dans la déambulation des spectateurices; accentué par la deuxième image. Celle-ci est placée de sorte qu'on ne comprenne pas d'emblée l'existence de la première, produite à partir de la même image.

LYRIANE RENAULT

-14- Opérations, 2025 Durée : 3' 35"

Dans cette vidéo, les images d'opérations chirurgicales défilent aux côtés de celles de chantiers mais aussi de corsets à piston et d'égouts. Cette juxtaposition d'images fait de la ville un corps en perpétuelle mutation, à réparer autant qu'à soigner. Fonctionnant comme un livre qu'on feuillette, cette projection offre un panorama d'opérations hybrides qui oscillent entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, en suggérant le paroxysme de l'interdépendance entre le vivant et son environnement.